NATSUO
KIRINO

OUT

SEUIL
THRILLERS

OUT

Du même auteur

Disparitions
Éditions du Rocher, 2002
et UGE, collection « 10/18 », 2004

NATSUO KIRINO

OUT

thriller

TRADUIT DU JAPONAIS
PAR RYÔJI NAKAMURA ET RENÉ DE CECCATTY

ÉDITIONS DU SEUIL
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e^*

Ce livre est édité par Robert Pépin

Titre original : *Out*
Éditeur original : Kodansha, Japon
© original : Natsuo Kirino, 1997
ISBN original : 4-06-208552-6

ISBN 978-2-02-148268-3

© Éditions du Seuil, mai 2006, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

« Le chemin du désespoir passe par le refus de toute expérience. »

Flannery O'Connor

PREMIÈRE PARTIE

ÉQUIPE DE NUIT

Chapitre 1

Elle arriva au parking en avance pour le rendez-vous.

Dès qu'elle descendit de la voiture, elle sentit la moiteur d'une épaisse nuit de juillet. La chaleur humide semblait rendre les ténèbres plus noires, plus pesantes.

Masako Katori eut l'impression de suffoquer et regarda le ciel nocturne sans étoiles. Sa peau refroidie et asséchée par la climatisation de la voiture se mit rapidement à ruisseler et à se faire collante.

Une légère odeur de friture flottait dans l'air, mêlée à des bouffées de gaz d'échappement provenant de la route de Shin-Ômé. Elle émanait de la fabrique de paniers-repas où Masako allait travailler.

« J'ai envie de rentrer. »

Chaque fois qu'elle sentait cette puanteur, ces mots lui échappaient. Mais rentrer où ? Une chose était certaine : pas à sa maison, qu'elle venait de quitter. Pourquoi ne voulait-elle pas rentrer chez elle ? Et où aurait-elle pu rentrer ? Masako avait le sentiment de s'être égarée et de ne plus savoir où elle en était.

De minuit à cinq heures et demie du matin, sans la moindre pause, elle devait garnir des paniers-repas qui passaient devant elle sur un tapis roulant. Pour un travail d'appoint, le salaire était élevé, mais les conditions pénibles parce qu'il lui fallait rester debout. Plus d'une fois, quand elle n'était pas en forme, il lui était arrivé de se crisper sur place à la perspective de cette tâche harassante. Mais le malaise qu'elle ressentait ce soir-là avait une autre cause.

Comme d'habitude elle alluma une cigarette. Mais pour la

première fois elle s'aperçut qu'elle le faisait afin de combattre les relents de la fabrique. L'établissement, situé dans la commune de Musashi-Murayama, se dressait, isolé, au bord d'une route longée de l'autre côté de la chaussée par le mur gris d'une gigantesque usine automobile. Tout autour s'étendaient des champs cultivés et d'innombrables ateliers de réparation de voitures. C'était une plaine dégagée d'où l'on voyait parfaitement le ciel. La fabrique était à trois minutes à pied du parking qui se trouvait derrière une usine désaffectée et sinistre.

Le parking consistait en un vaste terrain vague à peine aménagé ; les places étaient délimitées par des cordeaux ensevelis sous du sable et devenus invisibles. Des monospaces destinés au transport des employés et de petites voitures y étaient garés en désordre.

Quelqu'un se serait-il caché derrière la broussaille ou derrière une voiture qu'on ne l'aurait pas remarqué. C'était un endroit peu sûr. Par acquit de conscience, Masako regarda autour d'elle en verrouillant sa portière.

Elle entendit un crissement de pneus et le faisceau éblouissant de phares jaunes balaya en un instant l'herbe d'été. Une Golf verte cabriolet entrait dans le parking. Au volant, une femme rondelette fit redescendre la capote : c'était Kuniko Jônouchi. Elle avança la tête pour lui faire un petit signe.

– Excuse-moi pour ce retard, dit-elle.

Kuniko gara nonchalamment sa Golf à côté de la Corolla d'un rouge terni de Masako. Elle la mit complètement de biais sur la droite sans que ça semble lui poser un problème et fit un bruit inutile et excessif pour tirer le frein à main et fermer la portière : en toute chose elle agissait de façon ostentatoire et bruyante. Masako écrasa sa cigarette sous la pointe de sa basket.

– Dis donc, elle est pas mal du tout, ta voiture, lança-t-elle.

Le véhicule faisait déjà jaser dans la fabrique.

– Tu trouves ? lui demanda Kuniko en laissant furtivement apparaître le bout de sa langue d'un air ravi. Mais je me suis endettée, que c'en est absurde !

Masako eut un petit rire équivoque. La voiture n'était certai-

nement pas la seule cause de ses dettes. Kuniko n'achetait que des articles de marque et ses robes la ruinaient.

– Dépêchons-nous, dit-elle.

Depuis le début de l'année un obsédé sexuel sévissait entre le parking et la fabrique. Plusieurs fois déjà des employées à mi-temps avaient été entraînées dans l'obscurité et agressées. La veille justement, la direction leur avait conseillé de ne plus venir seules au travail.

Elles avancèrent sur la route en terre battue, sans le moindre lampadaire et plongée dans le noir. Sur la droite des HLM alternaient de manière anarchique avec des maisons d'agriculteurs entourées de grands jardins : il y avait tout de même des traces humaines dans ce désordre. Sur la gauche, en revanche, au-delà d'un fossé envahi d'herbes d'été, il n'y avait que l'ancien bâtiment de la fabrique de paniers-repas et un bowling fermé – paysage morne et désolé. C'est dans la vieille bâtisse que l'obsédé sexuel avait conduit ses victimes. Masako hâta le pas à côté de Kuniko, en jetant à droite et à gauche des coups d'œil attentifs.

Des éclats de voix montaient d'un petit immeuble au fond à droite – un homme et une femme qui se chamaillaient en portugais. Sans doute des collègues qui travaillaient à la fabrique. Car on n'y employait pas que des ménagères à mi-temps, mais aussi beaucoup de Brésiliens d'origine japonaise ou de souche européenne et parmi eux nombre de couples mariés.

– Tout le monde prétend que l'obsédé est un Brésilien, dit Kuniko en fronçant les sourcils dans l'obscurité.

Masako continua de marcher sans lui répondre. Elle se fichait bien de savoir de quelle nationalité il pouvait être ! Tant qu'il travaillerait à la fabrique, il ne pourrait jamais évacuer ses frustrations physiques ou morales. Les femmes n'avaient plus qu'à se défendre.

– Il paraît que c'est un géant, reprit Kuniko. Qu'il est balèze et qu'il t'empoigne et te maintient dans ses bras sans un mot.

Son ton laissait poindre une certaine envie. Elle devait avoir l'esprit embrumé, comme le ciel par les nuages bas et denses à cet instant.

Elles entendirent un vélo freiner derrière elles et sursautèrent en se retournant.

– Bonjour, vous deux ! leur lança Yoshié Azuma.

Travailleuse acharnée, celle-ci avait plus de cinquante ans. Veuve. Très adroite, elle abattait plus de travail que les autres. Ses collègues la surnommaient non sans ironie « la Patronne ». C'est avec un certain soulagement que Masako la salua.

– Ah, c'est toi, la Patronne. Bonjour.

Kuniko recula d'un pas : elle ne la portait pas dans son cœur.

– Toi aussi, tu m'appelles la Patronne ? Ça ne me plaît pas, protesta Yoshié qui n'était pas si mécontente que ça.

Elle descendit de vélo pour marcher au même pas que les deux autres. Bien que de petite taille, elle était râblée comme un crabe et paraissait idéale pour le travail de force. La pâleur de son visage menu se détachait dans la nuit et, contrairement à son corps, exprimait une certaine sensualité. C'était même ce qui lui donnait un air malheureux.

– Je vois que vous vous tenez compagnie à cause de l'obsédé sexuel, dit-elle.

– Oui, répondit Masako. Kuniko est jeune.

Kuniko eut un petit gloussement. Elle avait vingt-neuf ans. Tout en évitant les flaques qui brillaient dans l'obscurité, Yoshié dévisagea Masako.

– Tu es toujours dans la course, toi, que je sache ! Tu n'as que quarante-trois ans, non ?

– N'importe quoi ! lui renvoya Masako sans rire.

Ces derniers temps elle ne se sentait guère d'humeur sensuelle.

– Tu te trouves déjà desséchée ? Froide et sèche ?

Yoshié plaisantait, mais au fond Masako lui donnait raison. Elle avait effectivement l'impression de ramper sur un sol froid et aride. En ce moment elle se sentait même quasiment reptilienne.

– Au fait, reprit Masako pour changer de sujet, tu arrives plus tard que d'habitude, la Patronne.

– Grand-mère a eu un petit problème.

Yoshié s'occupait de sa belle-mère grabataire. Elle ne voulut pas en dire plus et se contenta d'une grimace.

Sans l'interroger davantage, Masako regarda droit devant elle. Sur la gauche, à l'endroit où s'arrêtaient les bâtisses désaffectées, étaient garés les camions blancs qui livraient les paniers-repas dans les supérettes. Plus loin, la fabrique se dressait dans l'éclat blême des néons comme un quartier de plaisir.

Après avoir attendu Yoshié qui était allée ranger son vélo dans l'emplacement réservé aux deux-roues, elles gravirent ensemble l'escalier extérieur, dont les marches étaient garnies d'un faux gazon tout pelé.

L'entrée se trouvait au premier étage. À droite, le secrétariat, et au fond du couloir, la salle de repos et le vestiaire. La fabrique étant au rez-de-chaussée, les employés devaient redescendre après s'être changés.

Le port des chaussures était interdit après le vestibule et l'on devait marcher sur un tapis en lino rouge. La lumière des néons assombrissant les couleurs, le couloir semblait lugubre. Le visage des trois femmes en fut également terni et obscurci. Masako observa les traits fatigués de ses deux collègues et se dit qu'elle devait avoir ce teint-là elle aussi.

Devant les étagères à chaussures, la responsable de la surveillance sanitaire, Komada, attendait avec un rouleau adhésif. Taciturne et maussade, elle l'appliqua sur le dos de chacune afin d'enlever la poussière de l'extérieur.

Les trois femmes entrèrent dans la vaste salle de repos à tatamis. Les employés y bavardaient par petits groupes. Tous avaient déjà revêtu leurs blouses blanches. On attendait le début de son service en mangeant des gâteaux ou en sirotant du thé. Certains s'étaient allongés par terre pour rattraper leur sommeil.

Composée d'une centaine d'ouvriers, l'équipe de nuit comptait un tiers de Brésiliens, hommes et femmes en nombre égal. Pendant les vacances scolaires, il y avait aussi des étudiants, mais la majorité de la force de travail était constituée de ménagères de quarante ou cinquante ans.

Après avoir salué les vétérans, les trois femmes se dirigèrent

vers le vestiaire, où elles aperçurent, assise seule dans un coin, Yayoi Yamamoto. En les voyant entrer, celle-ci ne sourit même pas et, comme en proie à une idée fixe, resta tassée sur elle-même.

– Bonjour, Yayoi ! (L'ombre de son sourire se dissipa comme des bulles de mousse.) Tu as l'air crevée.

Yayoi acquiesça docilement et leva vers elle son visage mélancolique. Des quatre, et même de l'équipe de nuit tout entière, Yayoi était la plus jolie. Ses traits formaient un ensemble d'éléments tous parfaits : front large, équilibre gracieux entre les sourcils et les yeux, nez retroussé, lèvres charnues. Bien que menu, son corps était lui aussi bien proportionné et élégant. Ces qualités se remarquaient tellement dans la fabrique qu'elle était aussi souvent persécutée que favorisée.

Masako avait pris Yayoi sous son aile protectrice. Contrairement à elle-même qui tentait à tout prix d'éliminer tout comportement irrationnel, Yayoi traînait derrière elle un lourd fardeau de sentimentalisme. Masako retrouvait chez Yayoi exactement ce qu'elle avait écarté et qui avait encombré sa vie : sans se poser de questions, Yayoi ne craignait pas de mettre à nu les replis de son cœur, et c'est ce qui faisait tout son charme aux yeux de Masako.

– Qu'est-ce qui se passe ? reprit-elle. Ce n'est pas la forme, toi !

Yoshié tapa de sa main rougie sur l'épaule de Yayoi qui tressaillit de tout son corps. Surprise par cette réaction, Yoshié se retourna vers Masako qui, d'un regard, lui fit signe de partir devant, avec Kuniko.

– Tu es malade ?

– Non, c'est rien.

– Tu t'es encore disputée avec ton mari ?

– Si c'était que ça ! répondit Yayoi d'un air sombre.

Puis elle fixa de ses yeux vides l'espace derrière Masako qui, pour gagner du temps, arrangea avec une barrette ses cheveux qui lui tombaient jusqu'aux épaules.

– Qu'est-ce qui s'est passé ?

– Je t'en parlerai plus tard.

– Non, raconte-moi maintenant, dit Masako en jetant un coup d'œil à l'horloge accrochée au mur.

– Non. C'est trop long.

L'espace d'un instant la colère assombrit son visage, mais disparut aussitôt. Masako n'insista pas et se releva.

– D'accord.

Elle se hâta d'entrer dans le vestiaire pour y chercher sa blouse de travail. Vestiaire, c'était beaucoup dire car ce n'était qu'un endroit isolé de la salle de repos par un rideau. Comme lors des soldes dans un grand magasin, on y trouvait une accumulation de penderies robustes où des blouses étaient accrochées à des cintres. Dans la partie réservée aux équipes de jour s'entassaient les blouses qu'on venait de quitter, l'autre renfermant des vêtements de ville bigarrés.

– On part devant, dirent Yoshié et Kuniko en portant le filet et le bonnet qu'elles devraient se mettre sur la tête.

L'heure de pointer était arrivée. Le règlement exigeait que l'opération se fasse entre minuit moins le quart et minuit et qu'on attende à l'entrée de la fabrique, au rez-de-chaussée.

Masako trouva son cintre, où étaient accrochés une blouse fermée par une fermeture Éclair et un pantalon resserré à la taille par un élastique. Rapidement, elle enfila le haut pardessus son tee-shirt et, en craignant le regard des hommes dans la salle de repos, elle enleva son jean pour mettre le bas de l'uniforme. Le vestiaire était commun aux deux sexes. Depuis deux ans qu'elle travaillait dans cet endroit, elle ne s'était jamais habituée à cette indélicatesse.

Elle resserra dans le filet ses cheveux qu'elle avait déjà fixés avec sa barrette et recouvrit le tout avec le bonnet en papier qui ressemblait à un bonnet de douche. Puis elle prit un tablier en plastique transparent et quitta le vestiaire pour aller retrouver Yayoi qui n'avait pas bougé et avait toujours le même air perdu.

– Dépêche-toi, Yayoi, lui dit-elle.

En la voyant se relever avec lenteur, Masako fut moins irritée qu'inquiète. La plupart des employés avaient abandonné la salle de repos ; ne s'y trouvaient plus maintenant que quelques

Brésiliens qui, l'air las, fumaient assis par terre, adossés au mur, leurs lourdes jambes étendues devant eux.

– Bonjour.

L'un d'eux la salua en levant son mégot en l'air. Masako lui répondit par un signe de tête et un sourire. L'étiquette sur sa poitrine indiquait son nom : Kazuo Miyamori. Mais son teint basané et ses arcades sourcilières saillantes disaient l'étranger qu'il était. Il devait faire un travail de force qui consistait à transporter le riz cuit dans la machine automatique.

– Bonjour, lança-t-il aussi à Yayoi.

Mais celle-ci était tellement plongée dans ses pensées qu'elle ne se tourna même pas vers lui. La déception se lut sur le visage de Kazuo. Dans l'atmosphère tendue de la fabrique, ce genre d'incident se produisait souvent.

Les quatre femmes passèrent aux toilettes, enfilèrent leurs masques et leurs tabliers et se lavèrent les bras et les mains avec une brosse humectée d'un liquide désinfectant. Puis elles pointèrent, chaussèrent des bottines blanches de travail et se laissèrent examiner par la contrôleuse d'hygiène qui, cette fois-ci, les attendait en haut de l'escalier qui descendait à la fabrique. Une fois encore, l'employée leur frotta le dos avec son rouleau adhésif avant d'examiner leurs doigts et leurs ongles d'un air sévère.

– Vous n'avez pas de plaies ? leur demanda-t-elle.

La moindre blessure à la main interdisait tout contact alimentaire. Elles lui présentèrent leurs paumes et l'examen fut concluant. Yayoi chancelait sur ses jambes.

– Dis, tu es sûre que ça va ?

– Mais oui… plus ou moins.

– Et tes enfants ?

– Hmm, répondit Yayoi sur un ton ambigu.

Masako regarda de nouveau le visage de Yayoi. À cause du bonnet et du masque, elle n'apercevait que ses yeux épuisés. Yayoi ne parut même pas remarquer le regard scrutateur de Masako.

L'air froid du rez-de-chaussée mêlé aux odeurs de nourriture donnait l'impression d'entrer dans un énorme réfrigérateur.

De l'air frais montait du sol en béton. Même en été, l'endroit était glacial.

Elles firent la queue derrière les employés qui attendaient l'ouverture de la porte. Yoshié et Kuniko, qui se trouvaient en tête, se retournèrent et leur lancèrent un regard amical. Elles travaillaient toujours ensemble et s'entraidaient. Ce genre de travail exigeait cette complicité.

La porte s'ouvrit. D'un seul mouvement, les employés entrèrent dans la salle, puis tous se lavèrent de nouveau les mains et les bras pour la désinfection. Le tablier qui leur arrivait jusqu'aux chevilles devait être lui aussi passé au désinfectant. Masako dut attendre Yayoi qui était particulièrement lente. Quand elles furent enfin parvenues au tapis roulant après la désinfection, les autres avaient déjà commencé les préparatifs du travail.

– Mais dépêchez-vous ! s'écria Yoshié en rabrouant Masako avec agacement. Nakayama va venir.

C'était le responsable de l'équipe de nuit. Il n'avait qu'une trentaine d'années, mais était si pointilleux sur les normes de production que c'était la bête noire des employées à mi-temps.

– Pardon, pardon, murmura Masako.

Puis elle alla chercher en hâte les gants jetables en plastique et le torchon pour Yayoi et pour elle. Yayoi ne parut se rendre compte du travail qui l'attendait que lorsque Masako lui eut fourré ces accessoires dans les mains.

– Allons, courage !

– Merci.

Une fois revenue à sa place, à la tête du tapis roulant, Yoshié montra le cahier de commandes illustré de photos.

– D'abord, le plat de curry, dit-elle. Il en faut mille deux cents portions. C'est moi qui vais mettre le riz et toi, comme toujours, tu me passeras le récipient. D'accord ?

Le dosage du riz était la tâche essentielle en début de chaîne : il commandait toute la suite des opérations. Yoshié, qui avait de l'expérience, en était toujours chargée et décidait de la vitesse du tapis. Masako, qui s'entendait bien avec elle, devait lui passer le récipient pour qu'elle le remplisse.

Masako préparait son travail en détachant à l'avance les récipients en plastique pour les tendre plus facilement l'un après l'autre. Elle se retourna et constata que Yayoi avait tellement traîné qu'on lui avait soufflé la tâche, pourtant bien facile, d'y verser du curry. Kuniko qui s'était assuré ce rôle haussa les épaules. Inutile de s'entraider si tout le monde n'y met pas du sien.

– Qu'est-ce qu'elle a ? Ça ne va pas ? demanda Yoshié en fronçant les sourcils.

Masako hocha la tête en silence. Yayoi n'était effectivement pas dans son assiette. Elle finit par se faire exclure de la chaîne et il ne lui resta plus qu'à se contenter de l'« égalisation » du riz, tâche pour laquelle il n'y avait jamais preneur. Masako réprima l'envie de claquer la langue en signe de reproche et lui murmura :

– C'est dur ce qu'il faut faire là, tu sais ?

– Je sais.

Nakayama, le contremaître, accourut.

– On se dépêche ! cria-t-il. Qu'est-ce que vous foutez, bande d'idiotes ?

Comme il portait un képi à visière par-dessus son calot, on ne voyait pas son expression, mais derrière ses lunettes à monture noire ses petits yeux brillaient d'un éclat menaçant.

– Le voilà ! soupira Yoshié en claquant la langue.

– Quelle sangsue ! murmura Masako à voix basse, furieuse d'avoir été traitée d'idiote.

Elle détestait l'arrogance de Nakayama.

– Pardon, dit une femme entre deux âges qui semblait nouvelle. On m'a demandé d'égaliser le riz. Qu'est-ce que je dois faire ?

– Il suffit de l'aplatir, ici. Je commence par en verser dans le récipient et toi, tu l'aplanis avec la main pour qu'on puisse verser du curry dessus. Ta collègue en fait autant en face de toi. Tu n'as qu'à l'imiter, lui expliqua Yoshié avec une gentillesse inhabituelle en lui montrant Yayoi de l'autre côté du tapis.

Pourtant l'autre semblait ne toujours pas comprendre et regarda autour d'elle avec désarroi. Sans pitié, Yoshié enclencha la manette. Le tapis s'ébranla avec un grondement. Masako

remarqua que Yoshié avait monté la vitesse par rapport à d'habitude. Plus on prenait du retard, plus Yoshié accélérait le rythme de production.

Avec des gestes bien rodés, Masako se mit à passer à Yoshié les récipients l'un après l'autre. Les cubes de riz sortaient par une ouverture. Yoshié les plaçait chacun dans un récipient puis, après avoir pesé ce dernier, le reposait sur le tapis roulant d'une main experte.

Il y avait une personne pour égaliser le riz, une deuxième pour verser de la sauce au curry, une troisième pour découper le poulet frit, une quatrième pour le poser par-dessus le curry, une cinquième pour doser une petite portion de radis mariné, une sixième pour rabattre le couvercle en plastique, une septième pour fixer la cuillère avec du ruban adhésif et une huitième pour coller l'étiquette : ces menues opérations se succédaient en aval de la chaîne et le panier-repas était prêt.

C'est ainsi que le travail commença, comme d'habitude. Masako jeta un coup d'œil discret à l'horloge accrochée au mur. Il n'était encore que minuit cinq et il faudrait travailler cinq heures et demie d'affilée, debout sur le sol glacial en béton. On ne pouvait se rendre aux toilettes que par roulement, une personne à la fois. Parfois on devait attendre plus de deux heures après en avoir fait la demande. Il convenait de se ménager et d'aider ses collègues pour rendre le travail moins pénible. Tel était le secret qui permettait de tenir le plus longtemps possible sans se détruire la santé.

Au bout d'une heure, il devint clair que la débutante n'était pas de taille. L'efficacité se trouvant altérée, la chaîne commença à ralentir. Yayoi donna un coup de main à la nouvelle pour l'aider à égaliser le riz.

Quelle bonne nature ! se dit Masako.

Il aurait mieux valu que Yayoi pense à elle. D'autant plus qu'elle paraissait épuisée.

Les habitués savaient combien l'égalisation du riz était une tâche difficile. Le riz durcissait en refroidissant. Pour égaliser en un seul geste le riz en cubes, il fallait appuyer fort avec les

poignets et les doigts. Et comme on était obligé de se pencher sur la chaîne, on finissait par avoir mal aux reins. Une petite heure de ce travail suffisait à provoquer une douleur qui vous prenait à l'épaule et finissait par vous interdire de lever le bras. On chargeait donc de cette tâche un nouveau qui ne savait rien de ces effets. Yayoi remplissait pourtant ses obligations avec un regard triste et résigné.

Tous parvinrent enfin à fabriquer leurs mille deux cents paniers-repas au curry. Ils durent nettoyer vite le tapis roulant pour passer à la tâche suivante.

Elle consistait à confectionner deux mille paniers-repas de la catégorie luxe. Ceux-ci comportant de très nombreux mets, la chaîne n'en devenait que plus longue. Des employés brésiliens, coiffés de calots bleus, rejoignirent l'équipe.

Comme d'habitude, Yoshié et Masako se chargèrent du dosage du riz. Kuniko, qui était débrouillarde et généreuse, réserva la tâche la plus facile à Yayoi : napper de sauce le porc pané. Il fallait prendre deux tranches de viande, une dans chaque main, les tremper dans un bac de sauce et les empiler dans le panier, les côtés imprégnés l'un contre l'autre. Cela lui permettrait du moins de se soustraire au rythme effréné de la chaîne. Même Yayoi pourrait s'en sortir, se dit Masako en s'appliquant sans crainte à son travail.

Mais juste comme ils finissaient de ranger les ustensiles, il y eut un grand fracas qui fit sursauter tout le personnel : Yayoi avait heurté le bac de sauce, le renversant, et était tombée. Le récipient métallique roula dans un bruit assourdissant jusqu'au tapis, une mare de sauce brunâtre se formant tout autour.

Le sol devint aussitôt glissant de ce liquide gras et visqueux répandu en abondance. Les habitués savaient se prémunir contre de tels accidents qui, de ce fait, étaient rares.

– Mais enfin ! hurla Nakayama en accourant, hors de lui, qu'est-ce qui s'est passé ? Qu'est-ce que c'est que ce bordel ?

Des employés se précipitèrent avec des serpillières.

– Désolée, dit Yayoi. Mes pieds ont glissé.

Encore assise dans la sauce, elle était si hébétée qu'elle ne

chercha même pas à se relever. Masako vint vers elle pour l'aider.

– Lève-toi vite, lui dit-elle.

La blouse de travail se relevant sur le ventre de Yayoi, Masako aperçut un gros hématome noirâtre sous ses côtes. Était-ce pour ça qu'elle manquait d'entrain ? Comme un sceau funeste frappé de la main de Dieu, la marque se détachait sur sa peau blanche. Masako claqua la langue et se dépêcha de rabattre sa blouse pour que le bleu échappe aux regards des autres.

Inutile d'aller voir dans les vestiaires : il n'y aurait pas de blouse de rechange. Yayoi reprit son travail dans sa blouse maculée de sauce aux manches et sur ses fesses. La sauce avait tôt fait de se coaguler et de prendre une teinte marron, sans traverser le tissu. Mais l'odeur était envahissante.

Cinq heures et demie du matin. Le travail ayant été accompli dans les temps et sans besoin d'heures supplémentaires, les employés regagnèrent le premier étage. Après s'être changées et avoir acheté des boissons au distributeur automatique de la salle de repos, les quatre femmes avaient l'habitude de bavarder une vingtaine de minutes avant de rentrer chez elles.

– Tu n'as pas l'air d'aller bien aujourd'hui. Il s'est passé quelque chose ? demanda Yoshié qui n'était au courant de rien.

Une nuit de travail avait laissé des traces sur le visage de Yoshié, accusant son âge. Yayoi but d'une seule traite son café dans un gobelet en carton et, après quelques instants de réflexion, répondit :

– Hier, je me suis disputée avec mon mari.

– Ça arrive à tout le monde, non ?

Yoshié lui sourit d'un air complice. Kuniko tenait une fine cigarette mentholée au coin des lèvres, ce qui lui donnait un air canaille. Elle plissa les yeux et abonda dans son sens.

– Vous semblez pourtant bien vous entendre, ton mari et toi. Vous sortez souvent avec vos enfants.

– Non, pas trop ces derniers temps, murmura Yayoi.

Masako scrutait en silence le visage de Yayoi. Celle-ci s'assit et resta un moment abattue, comme paralysée de fatigue.

– Ce sont des choses qui arrivent, reprit Yoshié. Dans la vie, il y a des hauts et des bas.

Yoshié, qui était veuve, pensait avoir eu le mot de la fin avec ses clichés, mais Yayoi lui répondit sur un ton agressif.

– Il m'a dit qu'il avait dépensé toutes nos économies. J'ai été folle de rage.

La violence de son expression et la gravité de ses propos imposèrent le silence à ses compagnes.

– Qu'est-ce qu'il en a fait ? demanda Masako en soufflant la fumée de la cigarette qu'elle venait d'allumer.

– Il dit qu'il joue. À un jeu qui s'appelle le baccara.

– Je croyais que ton mari était un employé modèle, dit Yoshié en écarquillant les yeux de stupeur. Qu'est-ce qui l'y a poussé ?

– Aucune idée, répondit Yayoi en hochant faiblement la tête. Il fréquente un truc, il y passe son temps, je ne sais pas, moi.

– Vous aviez combien d'argent de côté ? demanda Kuniko, les yeux brillants de curiosité.

– Environ cinq millions de yens[1], répondit Yayoi dans un murmure.

Kuniko avala sa salive avec une envie mal dissimulée.

– C'est impardonnable ! s'écria-t-elle.

Yayoi retrouva l'expression de colère qu'elle avait eue plus tôt devant Masako.

– N'est-ce pas ? Et avec ça, il m'a frappée au ventre !

Elle releva le pan de son tee-shirt pour leur montrer son bleu. Yoshié et Kuniko échangèrent un regard.

– Il doit s'en mordre les doigts, dit Yoshié pour calmer le jeu. Moi aussi, je me suis souvent disputée avec mon mari et on allait chaque fois jusqu'aux coups de poing ! Lui, c'était une brute ; ce n'est pas le cas du tien.

– Que veux-tu que je te dise ? lâcha Yayoi en caressant son ventre par-dessus son tee-shirt.

1. Soit un peu moins de 36 000 euros (1 euro = 140 yens) *(N.d.T.)*

Dehors, il faisait déjà jour. Comme la veille, la journée s'annonçait humide et chaude. Yoshié et Yayoi qui devaient rentrer à vélo dirent au revoir à l'entrée de la fabrique, tandis que Masako et Kuniko se dirigeaient vers le parking.

– On aura eu une saison des pluies sans pluie cette année.

– Tu crois qu'on va avoir la sécheresse ? demanda Kuniko en levant les yeux vers le ciel lourd.

Des gouttes grasses perlaient sur son visage.

– Ça se pourrait bien… à ce rythme-là.

– Dis-moi, Masako, qu'est ce qui se passe entre Yayoi et son mari ?

Masako haussa les épaules d'un air perplexe.

– Moi, à sa place, je divorcerais, décida Kuniko en bâillant à s'en décrocher la mâchoire. Ça me rendrait pire que folle ! Si jamais il s'amusait à vider notre compte joint…

– Ça, c'est sûr, acquiesça Masako.

Mais les enfants de Yayoi n'avaient encore que trois et cinq ans. Ce n'était pas si simple que ça : on ne pouvait pas trancher sur-le-champ. Masako n'était pas la seule à ne pas savoir où rentrer.

Elles allèrent en silence jusqu'au parking, où chacune ouvrit la portière de sa voiture.

– Eh bien, bonne nuit.

– Bonne nuit.

Se souhaiter bonne nuit à l'aube… se dit Masako en se calant sur son siège. La fatigue déferla sur elle. Elle leva les yeux vers le ciel, dont la lumière l'éblouit douloureusement.

Chapitre 2

Kuniko mit le contact de la Golf. La voiture démarra au premier coup. Le vrombissement du moteur résonna avec confiance dans le parking. Elle était ravie de voir que l'auto fonctionnait parfaitement en ce moment. L'année précédente, elle en avait eu pour deux cent mille yens de réparations.

– À bientôt, dit Masako, qui lui fit un petit signe en sortant du parking.

Elle ne s'embarrassait pas d'efforts pour plaire. Kuniko, sa cadette, baissa poliment la tête pour la saluer. Elle n'était pas toujours à l'aise avec Masako qui évoluait dans un autre monde, sans qu'on arrive à savoir ce qu'elle pensait vraiment. Dès qu'elle voyait disparaître Masako, elle était soulagée. À peine Kuniko quittait-elle ses collègues de la fabrique qu'elle retrouvait son vrai visage, comme si un voile épais la quittait.

La voiture de Masako s'était arrêtée au feu, juste à la sortie du parking. En voyant l'arrière cabossé de la Corolla, Kuniko se demanda comment Masako pouvait conduire un véhicule aussi amoché. La peinture rouge était ternie et, vu son triste état, elle avait bien cent mille kilomètres au compteur. Et rien de plus démodé que de mettre l'autocollant rouge de la sécurité routière ! Pourquoi ne pas rouler, comme Kuniko, dans une voiture plus chic, même d'occasion ? Ou alors… se payer une bagnole à crédit ?

Pour son âge, Masako avait un visage et un physique plutôt avenants, mais elle ne faisait aucun effort pour se rendre attirante : là était tout le problème.

Kuniko glissa une cassette de son mari dans l'autoradio. La

voiture fut aussitôt envahie par une voix féminine haut perchée qui chantait de la pop dans un style sirupeux. La chaleur était insupportable. Kuniko retira la cassette de l'appareil. Elle ne s'intéressait pas du tout à la musique. Ses gestes n'avaient eu pour but que de lui permettre de se sentir libérée d'un labeur pesant et de vérifier le bon fonctionnement de sa voiture.

Elle changea l'orientation du ventilateur pour que l'air frais de la climatisation lui arrive de plein fouet. Elle actionna la commande de la capote qui se rabattit lentement, tel un serpent qui mue. Elle raffolait de cet instant, où ce qu'elle trouvait banal devenait spectaculairement original. Si seulement toute la vie était à cette image ! se dit-elle.

Quand même ! songea-t-elle encore en retournant à Masako. Toujours fagotée dans les mêmes jeans et dans un tee-shirt ou un polo délavé hérités de son fils. En hiver, elle enfilait par-dessus un sweat-shirt ou un pull terne. Pire encore, elle mettait parfois une doudoune qu'elle avait reprisée avec du Scotch pour l'empêcher de perdre son duvet. Là, c'était vraiment trop !

En hiver, les arbres nus lui rappelaient Masako : corps sans rien de superflu et peau sèche. Ses yeux étaient perçants et son nez et ses lèvres fines s'en tenaient au strict minimum. Si seulement elle s'était un peu maquillée ou si, comme Kuniko, elle avait porté des vêtements coûteux… Elle aurait été charmante et on lui aurait bien donné cinq ou six ans de moins. Tout cela était vraiment regrettable ! songea Kuniko qui oscillait entre la jalousie et le mépris.

Kuniko, elle, se sentait moche et grosse. Elle se regarda dans le rétroviseur et éprouva une forme de désespoir qui lui était familière.

Elle avait des bajoues et des petits yeux perdus dans son visage trop grand. Son nez écrasé était trop large et elle avait une bouche en cul de poule. Le ratage de ses traits venait de ces disproportions. Le matin, surtout après une nuit de travail, elle semblait terriblement laide. Elle sortit des lingettes de sa trousse de toilette Prada pour éponger les parties grasses de son visage.

Elle savait parfaitement que, pour une femme sans compétence particulière, il n'y avait aucun espoir d'obtenir un emploi lucratif sans être séduisante. C'est pour cela qu'elle s'était retrouvée dans une équipe de nuit, à travailler à mi-temps, dans une fabrique… Et son stress la faisait manger encore plus, et donc grossir.

Tout l'énervant soudain, elle enclencha les vitesses automatiques, donna un coup d'accélérateur et lâcha la pédale de frein. La Golf fit un bond en sortant du parking. Kuniko vit avec délice dans le rétroviseur un nuage de poussière se soulever derrière elle.

Sur la route de Shin-Ômé, elle prit la direction du centre de Tôkyô. Au feu rouge, elle tourna vers Kunitachi. Sur la gauche, au-delà d'un verger de poiriers, on apercevait une petite résidence divisée en appartements aux pièces minuscules. C'était là qu'elle vivait.

Vivre dans cet ensemble était la chose qu'elle détestait le plus au monde. Mais, pour le moment, Tetsuya, son compagnon, et elle ne pouvaient se permettre davantage. Elle aurait rêvé d'être une femme différente et de vivre dans un endroit différent avec un homme différent. Bien entendu, « différent » signifiait d'un rang supérieur. Mais était-elle vraiment bizarre de se soucier à ce point du « rang » et de s'abandonner à ce genre de rêve ?

Elle gara sa Golf à sa place réservée dans le parking de la résidence. Tout autour, il n'y avait que de petites voitures et des véhicules populaires de fabrication japonaise. Soudain fière de son auto, Kuniko en claqua la portière avec toute la violence dont elle était capable. Tant mieux si elle pouvait réveiller quelqu'un ! Mais elle savait aussi que, si un locataire venait protester, elle se perdrait en excuses. Il fallait toujours trouver des accommodements pour survivre, même si ce n'était que provisoire.

Elle prit l'ascenseur, dont les parois étaient couvertes de graffitis, emprunta le couloir encombré de tout un capharnaüm – tricycle et caisses en polystyrène venues d'une coopérative d'achats –, et arriva à son appartement du quatrième. Elle

ouvrit la porte avec sa clé et entra dans une pièce obscure, au fond de laquelle montait comme un ronflement d'animal. Elle posa sur la table en aggloméré – achetée par correspondance – le journal du matin qu'elle avait ramassé devant sa porte.

À part le programme de la télé, elle ne lisait rien dans les journaux. Son compagnon, Tetsuya, n'était pas lui non plus un grand lecteur : il se contentait des faits divers et des pages sportives. Elle avait envie de suspendre l'abonnement pour faire des économies, mais elle avait besoin des petites annonces. Elle sortit le supplément des offres d'emplois féminins perdues dans une marée de publicités immobilières et le mit de côté. Elle l'éplucherait plus tard.

Il faisait chaud et humide dans la pièce. Elle brancha la climatisation et ouvrit le réfrigérateur. Elle avait trop faim pour s'endormir tout de suite. Mais il n'y avait rien à manger. La veille, pourtant, elle avait acheté de la salade de pommes de terre et des boulettes de riz à la supérette. Tetsuya n'avait pas dû se gêner pour les avaler.

Furieuse, elle tira fort sur l'anneau d'ouverture d'une cannette de bière. Puis elle but en ouvrant un sachet de biscuits salés et alluma la télévision. Elle choisit une émission du matin et, tout en savourant les commérages sur les vedettes, elle attendit que l'ivresse la gagne.

– Baisse le volume de ces conneries ! hurla Tetsuya au fond de la pièce.

– Ben quoi ? De toute façon, tu vas bientôt te lever.

– J'ai encore dix minutes.

Quelque chose vola à travers la pièce et l'atteignit au bras. Un briquet jetable. Il laissa une marque rouge à l'endroit où il l'avait heurtée. Elle le ramassa et alla près du lit où Tetsuya était couché.

– Espèce d'imbécile ! Tu vois pas que je suis crevée ?

– Et alors ? protesta Tetsuya en ouvrant les yeux d'un air effaré. Moi aussi, je suis crevé.

– Et ça te donne le droit de me jeter ce truc-là ?

Elle alluma le briquet et l'approcha du visage de Tetsuya.

– Arrête, quoi !

Il écarta la flamme de la main. Le briquet rebondit sur le tatami. Kuniko frappa fort la main de Tetsuya.

– Qu'est-ce que t'as foutu, connard ? Tu me fais chier ! Regarde quand je te parle, connard !

– Arrête ! Il est encore tôt.

– Ta gueule, connard ! T'as bouffé ma salade, hein ?

– Tu peux pas me parler sur un autre ton ?

Tetsuya, qui avait une taille de moins qu'elle et qui était carrément gracile, grimaça d'un air dégoûté. Deux ans auparavant, il avait trouvé un emploi de représentant de matériel médical auprès des hôpitaux et avait dû se couper les cheveux qui lui descendaient jusqu'aux épaules. Ça lui avait donné une apparence encore plus malingre. Et Kuniko n'avait pas supporté. À l'époque où il traînassait dans les rues malfamées de Center-gai, près de la gare de Shibuya, Tetsuya était bête, mais il avait de l'allure. Ils s'étaient rencontrés à l'époque où elle travaillait dans une salle de jeux de Shibuya.

Alors, elle était bien plus mince et n'avait aucun mal à séduire les hommes du genre de Tetsuya. Cela étant, à cause de tous les vêtements et accessoires qu'elle avait achetés à crédit, elle était maintenant endettée jusqu'au cou.

– Tu l'as bouffée, hein ! répéta-t-elle. Avoue-le donc carrément et présente-moi tes excuses, dit-elle en montant à califourchon sur Tetsuya qui dormait sous son drap-éponge.

Sous son poids, il poussa un cri de supplication.

– Je t'ai dit d'arrêter !

– Avoue. Si tu avoues, je te pardonne.

– OK, oui, je l'ai bouffée. Je m'excuse. J'ai rien trouvé d'autre en rentrant.

– T'avais qu'à t'acheter des trucs toi-même.

– J'ai compris.

Dès qu'il eut détourné le visage, elle lui palpa l'entrejambes. Mais c'était mou et inerte.

– T'es impuissant ou quoi ? Tu ne bandes plus en te réveillant ?

– Dégage ! cracha Tetsuya, complètement écœuré. Vire-toi de là. T'es lourde ! Tu sais combien tu pèses ?

– Comment oses-tu me parler ?

Elle serra entre ses grosses cuisses le cou filiforme de Tetsuya. Il voulait demander pardon, mais sa voix ne sortait plus de sa gorge.

Elle ricana et se détacha brutalement de lui. Ces derniers temps, les fiascos s'étaient multipliés avec lui. Et dire qu'il était beaucoup plus jeune qu'elle ! Un minable, vraiment ! Elle regagna le séjour, toujours énervée, puis elle vit Tetsuya relever lentement le buste.

– Hé, tu vas arriver en retard.

Mais bon… Après tout, elle s'en fichait bien. Elle détourna le regard et alluma une cigarette. Tetsuya vint vers elle, en teeshirt et en boxer bigarré. Il se racla la gorge et prit une cigarette mentholée dans le paquet que Kuniko avait laissé sur la table.

– C'est mes cigarettes ! Ne fume pas ça !

– Tu vas pas faire des histoires pour une cigarette, quoi ! Moi, j'en n'ai pas.

– Alors, ça fera vingt yens, dit-elle en tendant la main.

Cela n'avait rien d'une plaisanterie et Tetsuya soupira. Sans même se retourner, Kuniko se laissa happer par la télévision.

Un quart d'heure plus tard, une fois Tetsuya parti en silence, elle s'allongea sur le lit où restait l'empreinte d'une forme humaine plus maigre que la sienne.

Il était près de deux heures de l'après-midi lorsqu'elle se réveilla.

Elle ralluma aussitôt la télévision, fuma une cigarette en regardant une émission people et attendit que son corps se ranime lentement. Le contenu de l'émission était pour ainsi dire le même que le matin, mais ça ne la gêna pas le moins du monde.

Elle avait faim. Elle sortit acheter de quoi manger sans même se laver le visage. Il y avait une supérette juste à l'entrée de la

résidence. Il se trouvait en plus que, dans cette chaîne, on vendait justement les paniers-repas qu'elle fabriquait.

Elle en choisit un de la catégorie « de luxe » et y lut : « Miyoshi Foods, Fabrique de Higashi-Yamato, confectionné à 7 h 00 ». C'était sans aucun doute un panier dont s'était chargée son équipe. Elle avait eu la tâche facile d'y insérer des morceaux d'omelette. Même si elle s'était fait reprendre par un Nakayama qui lui disait : « Tu en mets trop. » Ce type était vraiment imbuvable. Un jour ou l'autre il faudrait qu'elle trouve le moyen de se venger.

Le travail de la veille n'avait pas été pénible, ce qui était exceptionnel. Il suffisait de suivre Yoshié et Masako pour choisir les tâches aisées. Elle continuerait à le faire, se dit-elle en riant pour elle-même.

De retour chez elle, elle mangea en buvant du thé Oolong et en regardant à nouveau l'émission. En portant le porc pané imbibé de sauce brune à ses lèvres, elle se rappela le moment où Yayoi avait trébuché contre le récipient. Elle claqua la langue en se disant qu'elle avait été vraiment nulle. Yayoi était trop distraite et il n'y avait plus rien à faire pour l'aider. On ne pouvait que perdre à faire équipe avec elle. Elle prétendait que son mari l'avait battue, mais ça ne tenait pas debout : à sa place, Kuniko aurait rendu les coups !

Après avoir mangé son porc pané, elle imprégna de sauce de soja et de moutarde le ravioli surgelé qui avait durci et pensa au visage de Yayoi. Jolie comme elle était, quel besoin avait-elle de travailler la nuit ? À sa place, elle aurait plutôt choisi un snack ou un pub, peu importe – quitte même à trouver un emploi moins recommandable, mais qui lui rapporte plus. Le seul problème était bien qu'elle ne pouvait pas se vanter de son visage et de sa silhouette.

La télévision diffusait un sujet sur les lycéennes. Elle reposa ses baguettes et regarda, fascinée. Une lycéenne aux longs cheveux raides, teints en châtain, et au physique extraordinaire répondait aux questions. Le brouillage de l'image et l'altération de la voix la rendaient méconnaissable.

« Pour moi, un mec, c'est un porte-monnaie, rien de plus, disait la lycéenne. À moi, vous voulez savoir ce qu'on m'a acheté ? Un tailleur. De quatre cent cinquante mille yens. »

– Ta gueule, pouffiasse ! vociféra Kuniko devant le petit écran.

À quatre cent cinquante mille yens, ça devait être au moins un Chanel ou un Armani. Elle aussi, ça lui aurait dit, un Chanel. Mais avec toutes ces filles jeunes et jolies qui grouillaient partout, elle perdait de sa valeur marchande. C'était trop injuste, murmura-t-elle plusieurs fois.

Le seul bon point de ce travail à la fabrique était d'avoir fait la connaissance de Masako, se dit-elle en mangeant des rouleaux de riz froid. Masako avait eu jadis un bon emploi dans une société sérieuse, mais avait été licenciée pour cause de restructuration. Kuniko devinait instinctivement que Masako n'était pas vraiment du genre à travailler dur dans l'équipe de nuit d'une fabrique de paniers-repas. Peut-être serait-elle titularisée plus tard. Encore mieux, peut-être même pourrait-elle devenir cadre. À ce moment-là, ce serait un avantage d'être son amie. Le seul ennui était que Masako ne lui faisait pas vraiment confiance.

Kuniko jeta le récipient du panier-repas – si impeccablement terminé qu'il n'était plus nécessaire de le laver – dans la poubelle à côté de l'évier. Puis elle se mit à passer en revue les offres d'emploi dans le supplément annonces. Loin de rembourser ses dettes qui ne cessaient d'enfler, ses revenus de la fabrique lui suffisaient à peine à en payer les intérêts. Mais un mi-temps de jour ne rapportait pas assez. Huit heures de jour équivalant à cinq heures et demie de nuit, elle ne pouvait pas renoncer à son choix. Simplement, elle était obligée de dormir pendant la journée. Elle en revenait donc toujours au même point : elle ne voulait pas admettre sa paresse.

Elle n'avait pas non plus envie de savoir jusqu'où s'élevaient ses dettes. Ces derniers temps, elle arrivait à peine à les rembourser et ne savait plus si son capital avait diminué et encore moins de quelle somme exacte elle disposait.

En fin d'après-midi, elle sortit toute maquillée et vêtue d'un faux Chanel. Elle avait repéré un emploi idéal qu'elle pourrait remplir avant de se rendre à la fabrique à onze heures et demie.

Elle se dirigea vers le local des bicyclettes et vit que l'épouse de son voisin était rentrée. Elle était habillée d'un tailleur d'été de mauvaise qualité qu'on pouvait se procurer dans un supermarché et chargée de sacs de provisions. Elle devait être surexploitée par son employeur.

La voisine répondit à son salut discret par un sourire accompagné d'un reniflement. Elle devait être étonnée par le parfum de Kuniko – aujourd'hui, elle avait choisi Coco. La pauvre femme devait ignorer jusqu'à l'existence de ce parfum. Il était interdit de se parfumer à la fabrique, mais peu importait : elle prendrait un bain avant de travailler.

Elle enfourcha sa bicyclette et roula maladroitement dans la rue étroite, où la circulation était intense. Le pub se trouvait à Higashi-Yamato, près de la gare. Vu qu'il n'y avait probablement pas de parking, il faudrait s'y rendre à vélo. C'était un désavantage : que ferait-elle les jours de pluie ? Quant à prendre le train, il ne fallait pas y songer ; la résidence de Kuniko était trop éloignée de la gare. Cela dit, si on l'embauchait, elle pourrait penser à déménager.

Vingt minutes plus tard, elle se trouvait devant l'établissement, le Bel Fare. Elle était venue en se disant que ça n'aurait rien de dramatique d'être recalée, mais maintenant elle songeait qu'elle avait des chances dans un pub aussi paumé. Le courage la stimula et, pour la première fois, elle se sentit excitée.

« Hôtesse. Min. 18 ans, max. 30 ans. 3 600 yens/heure. Uniforme fourni. Raccompagnement possible. De 17 h 00 à 1 h 00. Pas d'obligation d'alcool. »

En se rappelant ces conditions, Kuniko se sentit prête à démissionner de la fabrique si on l'embauchait. Deux heures de ce nouveau travail lui permettraient de gagner l'équivalent d'une nuit pénible à la fabrique. Il y avait peu encore, elle pen-

sait rester fidèle à Masako à tout prix, mais là, elle avait déjà de tout autres perspectives.

– C'est moi qui ai téléphoné pour l'annonce, dit-elle.

À l'entrée, se trouvaient quelques jeunes gens en vestes de couleurs vives et une jeune femme, probablement une rabatteuse, en minijupe extra-courte. L'homme auquel Kuniko s'était adressée la considéra d'un air surpris.

– Pour ça, il faut passer par la porte de service.

– Merci.

Dans son dos, les hommes sourirent, elle le sentit. Elle trouva la porte indiquée – en aluminium, avec une petite plaque où était gravé « Bel Fare ».

– Bonjour, dit-elle en l'ouvrant doucement et en regardant à l'intérieur. C'est moi qui ai appelé tout à l'heure.

Un homme d'un certain âge et habillé tout en noir venait de raccrocher le téléphone. Il passa sa main sur son front buriné et la regarda à la dérobée.

– Ah, oui, oui, je vous en prie.

Il avait la voix aussi douce que son regard était effrayant. Du doigt il lui indiqua le sofa devant son bureau.

– Prenez place. Faites comme chez vous.

Elle s'assit sur le bord, le dos raide et l'air compassé. Il lui tendit sa carte de visite, sur laquelle elle put lire « Manager ». Il baissa légèrement la tête, mais elle se rendit compte qu'en relevant les yeux il l'évaluait rapidement de la tête aux pieds. Elle se sentit mal à l'aise.

– Je suis intéressée par l'emploi d'hôtesse que vous offrez, commença-t-elle d'un air tendu.

– Je vous remercie de votre intérêt. Parlons-en un peu, si vous voulez bien, dit-il sur un ton avenant, en s'asseyant sur une chaise en face du sofa. Quel âge avez-vous ?

– Vingt-neuf ans.

– Bien. Avez-vous un justificatif ?

– Pas sur moi, je suis désolée.

À peine eut-elle parlé qu'il changea de style.

– Bon. Vous avez déjà fait ce genre de travail ?

– Non. C'est la première fois.

Elle craignit qu'il ne refuse une ménagère. Mais il ne l'interrogea pas davantage et se leva.

– À dire la vérité, dès qu'on a fait passer l'annonce, on a reçu pas moins de six filles de dix-neuf ans. On a bâti notre réputation sur les non-professionnelles et les clients adorent les jeunes.

– Ah bon…

Ce ne devait pas être la seule raison. Kuniko se sentit sombrer comme dans un ascenseur qui tombe. Si elle avait eu un beau visage et une belle silhouette, l'âge n'aurait pas été un obstacle. Était-ce vraiment le seul problème ? Tous ses vieux complexes resurgirent.

– Merci de vous être présentée, je suis vraiment désolé, mais pour cette fois-ci…

Elle acquiesça sans trop savoir de quelle façon combattre sa tristesse.

– Je comprends tout à fait, dit-elle.

– Quel est votre travail en ce moment ?

– Un mi-temps dans le quartier.

– Je suis sûr que c'est mieux ainsi. Ici, le travail est très dur, vous savez. Quand un client a claqué dix ou vingt mille yens en une heure, il ne veut pas rentrer bredouille. Vous avez l'âge de comprendre, n'est-ce pas ? Il veut tirer un coup, quoi. Je ne pense pas que vous aimiez ça.

Il eut un rire vulgaire.

– Je suis désolé pour le dérangement, reprit-il. Voici pour votre retour.

Il lui glissa dans la main une enveloppe fine. Kuniko pensa qu'elle contenait un billet de mille yens. Il prit un ton inquisiteur.

– Vous avez dépassé la trentaine, non ?

– Non, pas du tout.

– Je plaisantais, dit-il sans dissimuler son mépris.

Elle ressortit par la porte de service d'un air accablé. En retournant vers l'entrée principale, elle allait retomber sur les

rabatteurs. Elle n'avait pas envie de subir leurs regards. Elle poursuivit dans la venelle et, contournant un petit bistrot de *gyûdon*[1], regagna son vélo.

La colère lui avait creusé l'estomac. Elle entra dans le bistrot dans l'intention d'y dépenser le contenu de l'enveloppe.

– Un *gyûdon*, s'il vous plaît, dit-elle.

Quand elle eut passé la commande, elle se retourna et vit un grand miroir. Elle y découvrit le reflet de son dos lourd et de son visage aux traits flous et peu harmonieux. Elle eut alors la preuve de son âge véritable, trente-trois ans, et reprit aussitôt sa position. Elle mentait sur son âge aussi à ses collègues.

Elle soupira et ouvrit l'enveloppe, qui contenait deux mille yens. Quelle chance, ce n'était pas mal ! Elle glissa une cigarette mentholée au coin de ses lèvres.

Elle avait tout le temps avant de reprendre son travail à la fabrique.

1. Plats bon marché, qui contiennent du riz et des lamelles de bœuf. *(N.d.T.)*

Chapitre 3

Elle ouvrit la porte d'entrée sans faire de bruit et sentit aussitôt une légère odeur de crésol et d'excréments. Yoshié avait beau aérer et nettoyer les tatamis avec une serpillière bien essorée, cette odeur ne s'en allait jamais de chez elle.

Elle pressa ses paupières inférieures avec ses doigts pour soulager ses yeux qui piquaient par manque de sommeil. Avant de s'octroyer une courte sieste, elle avait des choses à faire.

Juste après l'étroite entrée au sol cimenté, il y avait une pièce de trois tatamis encombrée d'une vieille table basse, d'une console et d'un téléviseur. Elle servait de salle de séjour à Yoshié et à sa fille Miki, qui y prenaient leurs repas et y regardaient la télévision.

La pièce donnant directement sur l'entrée, elles étaient immédiatement visibles des visiteurs éventuels et en hiver le courant d'air les glaçait. Miki râlait contre l'inconfort, mais que faire dans une maison aussi exiguë ?

Yoshié posa dans un coin un sac de papier avec sa blouse blanche et le pantalon de la fabrique qu'elle avait rapportés pour les nettoyer et regarda vers la pièce de six tatamis, dont la porte coulissante était grande ouverte. Les rideaux étaient tirés, mais dans la pénombre elle aperçut de légers mouvements sur le futon. Sa belle-mère, grabataire depuis six ans, était sans doute déjà réveillée.

Mais Yoshié, sans souffler mot, resta immobile au milieu de la pièce. Alors qu'elle se montrait énergique à la fabrique, ici elle se sentait vide de toute force, comme un vieux chiffon mou. Si seulement elle avait pu s'allonger tout de suite et dormir ne fût-

ce qu'une petite heure… Elle massa ses épaules charnues et crispées en regardant autour d'elle dans la maison en désordre, où s'incrustait la poussière et où la lumière du matin n'entrait pas.

La pièce de droite, à quatre tatamis, était close par une porte coulissante qui semblait interdire toute intrusion. La chambre de Miki.

Avant d'entrer au collège, celle-ci dormait avec sa grand-mère dans la grande chambre, mais, maintenant qu'elle était adolescente, il était impossible de l'y contraindre. Yoshié avait donc décidé d'y coucher avec sa belle-mère, en y étendant son futon, mais elle en était trop incommodée pour se reposer vraiment, particulièrement ces derniers temps où elle ne trouvait plus le sommeil. L'âge, se dit-elle. Elle s'assit dans le peu d'espace libre laissé sur les tatamis.

Elle examina l'intérieur de la théière posée sur la table. Les feuilles du thé qu'elle avait bu avant d'aller au travail étaient restées telles quelles. Découragée par l'effort que cela aurait réclamé, elle négligea de les jeter. Elle ne lésinait pas sur l'effort pour un autre, mais pour elle-même elle renonçait. Elle versa de l'eau tiède de la bouilloire et sirota la boisson insipide en rêvassant. En fait, quelque chose la tourmentait.

Le propriétaire était venu lui dire qu'il serait peut-être souhaitable de reconstruire un petit immeuble propre à la place de cette vieille maison de bois inconfortable. Yoshié craignait que ce ne soit un prétexte pour les mettre à la porte. Si c'était le cas, elles n'auraient pas d'endroit où aller. Même si elle pouvait revenir s'y installer, le loyer aurait augmenté et déménager provisoirement dans un autre appartement entraînerait trop de dépenses. Elle vivait sur un budget serré qui n'autorisait aucun écart de ce genre.

– Je veux de l'argent, dit-elle tout haut.

Elle le pensait intensément. Pour soigner sa belle-mère grabataire, elle avait déjà utilisé l'assurance-vie qui lui était revenue à la mort de son mari et épuisé ses économies. Elle n'était pas allée au-delà du collège et espérait pour sa fille au moins deux années d'études supérieures. Mais dans la situation actuelle,

cela n'était pas envisageable et l'idée d'épargner pour sa vieillesse relevait du rêve le plus pur.

Autant de raisons qui l'empêchaient d'arrêter son travail pénible à la fabrique de paniers-repas. Si jamais elle trouvait un emploi de jour, qui veillerait sur sa belle-mère ? Il n'y avait pas de solution : elle était désemparée devant son avenir.

Elle avait dû lâcher un grand soupir, car de la grande pièce lui parvint un filet de voix.

– Yoshié, tu es là ?

C'était une voix sans force, qu'on entendait à peine.

– Oui, je suis rentrée, dit-elle.

– Ma couche est mouillée.

Sa belle-mère semblait timide, mais en réalité son autorité était implacable.

– Oui, oui.

Yoshié but une gorgée de son thé fade et tiède avant de se relever. Elle avait oublié combien sa belle-mère s'était montrée méchante lors de son mariage. Ce n'était plus maintenant qu'une vieille femme pitoyable et qui avait besoin d'elle pour survivre.

Quelqu'un avait besoin d'elle : seule cette pensée lui tenait lieu de stimulation. C'était pareil à la fabrique. Surnommée la « Patronne », c'était elle qui donnait le rythme de production de la chaîne. C'était ça, la force vitale qui lui permettait de surmonter les désagréments du travail : sa fierté.

Au fond d'elle-même, elle savait qu'il était trop dur de regarder la réalité en face : il n'y avait personne pour l'aider. Ce n'était que sa fierté qui la poussait à affronter la dureté de ce travail. Elle avait mis une croix sur cette vérité qu'elle avait enfouie dans son cœur et s'était fait une règle d'or de ses efforts laborieux. Ne jamais regarder le réel en face, tel était son art de vivre.

Elle entra dans la grande pièce en silence. Il y régnait une forte odeur d'excréments. Elle se ressaisit et ouvrit doucement les vitres pour évacuer la puanteur confinée.

Devant la fenêtre, à un mètre de distance, se trouvait celle de la cuisine de la maison voisine, en bois également et aussi vieille et petite. La voisine, qui était une lève-tôt, remarqua tout de suite

l'odeur et, comme pour marquer son exaspération, referma bruyamment sa fenêtre. Yoshié en fut excédée à son tour, mais dut reconnaître que ce ne devait pas être supportable de sentir les excréments d'un malade dès le matin.

Loin de s'en rendre compte, sa belle-mère s'agitait sur son lit.

– Change-moi vite ! gémit-elle.

– Ne bouge pas ! Ça risque de glisser.

– Mais ça me gêne !

– J'imagine.

Yoshié souleva la couette d'été et dénoua le lacet de la chemise de nuit de sa belle-mère en se disant : « Si ce n'était que la couche d'un bébé… ! » Elle n'avait jamais trouvé répugnant d'effleurer du doigt des cacas de bébés ou de se mouiller avec de l'urine de nourrisson. Pourquoi donc les excréments d'un vieillard étaient-ils aussi dégoûtants ?

Elle pensa soudain à Yayoi Yamamoto qui avait encore des enfants en bas âge. Ne venait-elle pas de se réjouir que son plus petit n'ait plus besoin de couche ? Elle savait combien cette période était heureuse.

Ces derniers temps, pourtant, Yayoi était assez bizarre. Elle disait que son mari lui avait donné un coup au ventre, mais… ne l'avait-elle pas exaspéré ?

Une épouse travailleuse pouvait avoir du bon, mais pour un mari paresseux, c'était remuer le couteau dans la plaie. Yoshié se souvint de son mari, mort de cirrhose cinq ans auparavant. Plus elle se mettait au service de sa belle-mère, plus elle contribuait à l'économie du ménage en faisant de petits travaux à domicile ; mais plus elle se démenait pour la famille, plus elle agaçait son mari.

Le mari de Yayoi ne devait pas être content de la voir se démener lui non plus. Ce devait être un égoïste, comme le sien. Va savoir pourquoi, en ce monde mari égoïste rimait avec femme travailleuse. Cela dit, que faire sinon tout endurer ? Yayoi lui ressemblait, elle le décida.

Avec des gestes experts, elle changea la couche. Après l'avoir secouée au-dessus de la cuvette des toilettes, elle irait la laver

dans la salle de bains. Elle connaissait l'existence des couches jetables, mais celles-ci coûtaient trop cher pour elle.

– J'ai transpiré.

Dans son dos, Yoshié entendit la voix plaintive de sa belle-mère, mais décida qu'elle lui changerait sa chemise de nuit plus tard.

– Je sais, dit-elle.

– Mais c'est désagréable ! Je vais m'enrhumer.

– Il faut que je termine ça d'abord.

– Tu fais exprès de traîner !

– Mais non !

Yoshié se sentit prise d'une envie de meurtre. Qu'elle s'enrhume et crève de pneumonie ! Bon débarras ! Mais en brave travailleuse, elle refoula aussitôt cette pensée. Quel délire : souhaiter la mort de quelqu'un qui avait besoin d'elle ! Que pouvait-il y avoir de plus répréhensible ?

Dans la petite chambre d'à côté, le réveille-matin sonna. Il était presque sept heures. C'était l'heure où Miki devait se réveiller pour se rendre au lycée municipal.

– Miki, c'est l'heure ! cria-t-elle.

En entendant la voix de sa mère, Miki ouvrit la porte coulissante et apparut en tee-shirt et en short, l'air maussade.

– Je sais ! fit-elle en détournant le visage d'un air dégoûté. Maman, comment peux-tu te balader avec ça dans les mains ?

– Désolée, désolée.

Yoshié passa dans la salle de bains près de la cuisine, mais elle avait été choquée du manque de compassion de sa fille. Autrefois, c'était une gentille petite qui l'aidait même à s'occuper de sa grand-mère. Maintenant qu'elle était adolescente, elle se comparait sans arrêt à ses amies et il était clair qu'elle avait honte de sa situation.

Yoshié se rendit compte qu'elle n'avait pas le cran de lui demander pourquoi elle avait honte. Elle n'en avait vraiment pas le courage. Celle qui en avait le plus honte et se sentait le plus misérable n'était autre qu'elle-même.

Mais que faire ? Qui aurait pu lui venir en aide ? Il fallait survivre. Peu importait qu'elle se vive en éternelle esclave, en éternelle

exploitée : elle devait se prendre en charge elle-même. Se battre. Sinon, elle en paierait les conséquences. Avant même de concevoir une stratégie, elle se laissa entraîner par sa bonne volonté.

Miki se lavait le visage avec une nouvelle mousse spéciale. On la reconnaissait à son parfum qui n'avait rien à voir avec celui d'une savonnette ordinaire. Avec des petits boulots, Miki se payait elle-même ses verres de contact et son gel dernier cri pour ses cheveux aux reflets châtains dans la lumière du matin.

Yoshié avait terminé de nettoyer la couche et de se désinfecter les mains quand elle s'adressa à sa fille qui se coiffait devant le miroir avec le plus grand sérieux.

– Tu t'es teint les cheveux ? demanda-t-elle.

– Oui, un peu, répondit Miki sans cesser d'agiter les mains.

– Mais ce sont les dévergondées qui se teignent !

– Dévergondées ! T'as de ces mots ! ricana Miki. Il n'y a que toi qui protestes. Tout le monde se teint les cheveux.

– Ah bon ? fit Yoshié, inquiète de la façon de plus en plus voyante dont s'habillait sa fille. Qu'est-ce que tu vas faire pour les grandes vacances ?

– J'ai trouvé du boulot, répondit Miki en vaporisant un liquide transparent sur ses longs cheveux.

– Où ça ?

– Au fast-food devant la gare.

– Ils te paient combien de l'heure ?

– C'est huit cents yens pour les lycéens.

Yoshié reçut un choc et resta un moment silencieuse. C'était soixante-dix yens de plus que le salaire de jour à la fabrique. Le seul fait d'être jeune valait-il donc autant ?

– Qu'est-ce que tu as ? demanda Miki, intriguée, en dévisageant sa mère.

– Rien, dit Yoshié en changeant de sujet. Il ne s'est rien passé de spécial pour ta grand-mère cette nuit ?

– Elle a fait un cauchemar. Elle a crié le prénom de grand-père. Elle était hyper-bruyante.

La veille, on ne sait trop pourquoi, elle avait fait des caprices comme un bébé, empêchant Yoshié de partir travailler. Au

moment où Yoshié devait s'en aller, elle s'était récriée : « Tu vas m'abandonner. De toute façon, pour toi, je ne suis qu'un poids mort. » Depuis qu'elle avait eu une attaque cérébrale, qui l'avait paralysée à droite, elle s'était radoucie, comme si elle avait changé de personnalité, mais ces derniers temps elle ne cherchait plus à cacher son égoïsme infantile.

– C'est bizarre ! dit Yoshié. Elle est devenue gâteuse ?

– Ah non, ne dis pas des horreurs !

– Plutôt que de protester, tu ferais mieux d'essuyer sa sueur.

– Non merci. J'ai sommeil.

Miki sortit du réfrigérateur un berlingot qu'elle but avec une paille. Yoshié avait mis un certain temps à comprendre qu'il s'agissait d'un substitut de petit déjeuner vendu à la supérette. Miki l'achetait sous l'influence de ses amies.

Plutôt que de siroter ce truc, elle aurait mieux fait de manger le riz et la soupe de miso que Yoshié avait préparés la veille. Un tel gaspillage lui fendait le cœur. Pour midi, elle lui préparait un panier-repas avec toutes sortes d'ingrédients, mais Miki préférait manger avec ses amis dans un fast-food. Mais où se procurait-elle donc l'argent nécessaire ? Sans même s'en rendre compte, Yoshié posa un regard scrutateur sur sa fille.

– Pourquoi tu me regardes comme ça ? lui demanda Miki en la dévisageant comme pour écarter son regard.

– Pour rien.

– Maman, qu'est-ce que tu comptes faire pour le voyage scolaire ? On m'a demandé d'apporter l'argent demain.

Yoshié, qui l'avait complètement oublié, haussa les sourcils d'un air étonné.

– C'était combien ?

– Quatre-vingt-trois mille yens.

– Tant que ça ?!

– Mais je te l'avais dit ! protesta Miki, hors d'elle.

Yoshié ne pouvait absolument pas se le permettre. Elle resta pensive pendant que Miki se hâtait de se changer pour filer en classe. Yoshié avait trop besoin de cet argent. Elle en fut encore plus meurtrie.

– Yoshié ! lança de nouveau la voix plaintive de sa belle-mère.

Yoshié se précipita dans la grande pièce pour lui apporter une chemise de nuit propre. Elle s'acquitta de la lourde tâche de changer sa belle-mère, lui fit prendre son petit déjeuner, puis elle lava une montagne de linge sale. Il était déjà presque neuf heures quand enfin elle put s'étendre sur le futon près de sa belle-mère.

Cette dernière somnolait, mais Yoshié ne put s'accorder un sommeil profond : vers midi, sa belle-mère se réveillerait et lui casserait les pieds jusqu'à ce qu'elle lui prépare le déjeuner.

De fait, Yoshié ne dormait que quelques heures par jour. L'après-midi, entre les soins qu'elle prodiguait à sa belle-mère, elle ne pouvait que dormir un peu avant de partir pour le travail. Ces bribes de sommeil, ajoutées les unes aux autres, faisaient à peine six heures. Elle était aux limites de ses forces pour maintenir un tel rythme. Tel était son quotidien. Elle craignait qu'un jour cet équilibre ne soit menacé.

Elle passa un coup de fil à l'administration de la fabrique. Il restait encore quelques jours avant le virement de son salaire et elle sollicita une avance.

– Nous ne pouvons pas nous permettre d'exception, lui répliqua froidement le comptable en chef.

– Je sais bien, mais il y a longtemps que je fais ce travail.

– Oui, mais la règle, c'est la règle, rétorqua-t-il sans le moindre état d'âme. À ce propos, madame Azuma, il serait bon que vous preniez un jour de congé par semaine : les bureaux de l'inspection du travail vont faire des histoires…

Ces temps derniers, Yoshié travaillait en effet sept jours sur sept, car elle ne voulait pas perdre un jour de paye.

– J'aimerais que vous en preniez conscience, reprit le comptable d'un ton dédaigneux. Vous recevez des allocations, il me semble ? Si vous dépassez le plafond, c'est risqué, non ?

Ce fut au tour de Yoshié de s'excuser. Elle raccrocha en baissant la tête. Elle n'avait plus que Masako sur qui compter. Plus d'une fois, c'était elle qui l'avait sauvée en urgence.

– Allô, lui répondit une voix plutôt grave.

C'était Masako elle-même. Peut-être dormait-elle parce qu'elle avait la voix prise.

– C'est moi. Je t'ai réveillée ?

– Ah, la Patronne… Non, vas-y.

– J'ai un service à te demander. Si ça t'ennuie, tu me dis non.

– Je te le dirai. C'est quoi ?

Yoshié flancha : Masako était bien capable de lui dire non. La franchise de Masako, qui détestait les précautions oratoires et les manières, l'avait surprise plus d'une fois à la fabrique.

– Tu pourrais me prêter de l'argent ?

– Combien ?

– Quatre-vingt-trois mille yens. Ce sont les frais du voyage scolaire de Miki. Je suis complètement à sec.

– D'accord.

Yoshié fut heureuse que Masako, qui ne devait pas rouler sur l'or, accepte ainsi sans l'ombre d'une hésitation.

– Merci, je te suis très reconnaissante. Tu me sauves la vie, non, vraiment.

– Je passe à la banque et je t'apporte l'argent ce soir.

Yoshié était si soulagée qu'elle se sentit toute molle. Il lui en coûtait beaucoup d'emprunter de l'argent à Masako, mais elle fut ravie d'avoir une telle amie.

Yoshié somnolait, affaissée sur la table, quand retentit la sonnette de l'entrée. Masako avait le soleil couchant derrière elle et se tenait à contre-jour. Son visage basané, peu maquillé, était tourné vers Yoshié.

– La Patronne, dit-elle, j'ai réfléchi : tu ne peux pas laisser une telle somme à la fabrique, alors j'ai préféré te l'apporter ici.

Elle mit l'enveloppe de la banque sous le nez de Yoshié. L'idée avait dû lui venir après qu'elle avait retiré l'argent. C'était typique de son dynamisme. C'est vrai qu'on aurait remarqué ce geste à la fabrique. Masako avait réfléchi à tout et Yoshié lui fut reconnaissante de sa délicatesse.

– Merci, dit-elle. Je te le rendrai sans faute à la fin du mois.

– Tu me le rendras en plusieurs fois.

– Non, il ne faut pas. Toi aussi, tu as des mensualités pour ton crédit immobilier.

– Ne t'inquiète pas pour ça, dit Masako avec un petit rire.

Comme Masako n'avait guère l'occasion de sourire à la fabrique, Yoshié contempla son visage égayé comme une curiosité.

– Mais enfin…

– Y a pas de souci, la Patronne.

C'était sans appel et son visage redevint sérieux. Une petite ride verticale, comme une plaie, se creusa entre ses sourcils, du côté droit. Chaque fois Yoshié en était décontenancée parce qu'elle y voyait comme l'expression d'un tourment. Elle en ignorait l'origine. Pire encore, elle craignait d'être trop médiocre pour la comprendre si jamais on la lui disait.

– Je me suis toujours demandé pourquoi quelqu'un comme toi allait travailler là-bas…

– Arrête tes bêtises. Bon, à tout à l'heure.

Elle lui fit un signe de la main et regagna sa Corolla rouge, garée dans la rue.

Peu de temps après, Yoshié donna l'enveloppe à Miki qui rentrait de l'école.

– Tiens, voici l'argent, dit-elle.

Miki la prit comme si ça allait de soi et jeta un coup d'œil à l'intérieur.

– Il y a combien ?

– Quatre-vingt-trois mille yens.

– Thank you !

Miki glissa l'enveloppe dans une poche de son sac à dos noir. Yoshié saisit au vol l'expression de son visage. Elle semblait dire : « Quelle chance ! » Le doute lui traversa l'esprit que, peut-être, les frais du voyage étaient moins élevés. Mais son instinct l'obligea à regarder la vérité en face : non, il était impossible que Miki lui mente. Sa propre fille qui était témoin de ses difficultés ? C'était impossible.

Chapitre 4

Comme possédé, Mitsuyoshi Sataké suivait du regard les mouvements des billes d'argent.

En apprenant qu'une nouvelle machine avait été installée, il s'était levé tôt pour faire la queue et l'obtenir. Il y avait déjà trois heures qu'il jouait sans discontinuer, il était temps de décrocher la timbale. Mais il fallait rester patient. À force de regarder la machine bariolée, il commençait à avoir mal aux yeux, déjà épuisés par le manque de sommeil. Il sortit du collyre de la sacoche de marque italienne qu'il avait posée devant lui. Il accorda un répit à ses mains pour se mettre quelques gouttes dans les yeux. Le liquide lui piqua la cornée et les larmes lui vinrent. Il n'avait guère eu l'occasion de pleurer depuis son enfance et prit plaisir au ruissellement du liquide brûlant sur ses joues.

Une jeune femme qui avait gardé son sac à dos le regarda à la dérobée. On voyait bien que, tout en étant intéressée par lui, elle n'aurait jamais eu envie d'avoir affaire à un homme habillé de façon aussi voyante. Les yeux embués de larmes, Sataké regarda les joues fermes de la jeune femme. Elle devait avoir à peine vingt ans. Il avait pris l'habitude d'évaluer instantanément l'âge des inconnues qu'il croisait.

Sataké, lui, en avait quarante-trois. Cheveux courts et cou épais sur un buste râblé, dans l'ensemble il avait l'air trapu. Contrastant avec son physique, ses petits yeux tirés étaient vifs, son nez bien dessiné et il avait de belles mains où l'équilibre entre la longueur des doigts et les articulations était subtil. À corps baraqué, mains et traits fins. Ce déséquilibre lui donnait une allure insaisissable.

Il sortit de la poche de son pantalon noir qui brillait trop un mouchoir de marque pour s'essuyer les yeux de ses mains délicates. Sa chemise de soie noire, qu'il avait fait tailler assortie au pantalon, était tachée de larmes. Il les essuya avec un soin égal. Ses vêtements voyants et les mocassins Gucci qu'il avait enfilés sans chaussettes étaient son uniforme. Il savait parfaitement que, s'il avait mis un complet veston, sa jeune voisine aurait marqué plus d'intérêt pour sa personne.

Il regarda sa Rolex en or massif à son poignet gauche. Il était déjà près de deux heures. L'heure du rendez-vous approchait. Il claqua la langue et, s'apprêtant à rentrer, examinait une dernière fois les billes qui restaient dans le réceptacle quand soudain il tira le gros lot. Les billes apparurent comme par miracle dans le réceptacle et débordèrent.

– Merde ! lâcha-t-il, agacé par ce contretemps.

Il donna un coup de coude à sa voisine. Surprise, celle-ci se retourna.

– Je n'ai plus le temps, lui lança-t-il. Continuez à jouer si ça vous dit.

– Vous êtes sûr ?

Elle était ravie, mais elle le dévisagea avec méfiance et ne bougea pas tant qu'il ne fut pas vraiment parti. Avec un sourire gêné, il prit sa sacoche et se leva avec des gestes vifs. Puis, en avançant dans le couloir de la salle de jeux où passait un rap tonitruant, il s'imagina comment il avait pu apparaître à cette jeune femme.

Dès qu'il eut franchi la porte automatique, il fut enveloppé par un autre type de bruits : ceux des rabatteurs de cinéma, des cris d'hommes, les chansons de variétés diffusées par des machines à karaoké. Plongé de nouveau dans l'air du quartier des plaisirs de Kabukichô qui imprégnait tout son corps, il se sentit rassuré, mais éprouva un malaise, comme si sa place n'était pas là. Il leva les yeux vers le peu de ciel visible entre les immeubles sales. Il en avait assez de ce temps lourd, nuageux, humide et étouffant, de ce temps où la pluie menaçait.

Il marcha rapidement en tenant sa sacoche à la main. Arrivé

devant le théâtre Koma, il sentit qu'un chewing-gum collait à sa semelle et tenta de s'en débarrasser en la frottant au rebord du trottoir. Le chewing-gum, imprégné de toute l'humidité de l'air, ne partait pas facilement et ça l'énerva. Les restes de ce que les jeunes qui rôdaient dans le quartier avaient mangé dans la nuit étaient éparpillés par terre, collants et formant des taches noirâtres. En veillant à les éviter, il faillit bousculer des femmes d'âge mûr qui faisaient la queue pour les billets d'un spectacle de variétés au théâtre Koma. Il chercha à couper la file en s'excusant, mais les femmes étaient trop occupées à bavarder pour le remarquer. Il claqua légèrement la langue d'étonnement et les contourna avec un sourire. Inutile de se mettre en colère contre des gens qu'on ne connaît pas. Le chewing-gum collé à sa chaussure l'exaspérait.

Les jeunes qui distribuaient des prospectus, les racoleurs d'hôtels de passe, les lycéennes qui déambulaient en groupe l'évitaient prudemment. Tous devaient percevoir les ondes dangereuses qu'il émettait. Les mains dans les poches, il emprunta une venelle, de mauvaise humeur.

C'était dans cette rue, latérale par rapport à la Kuyakushodôri, que se trouvait son établissement, le Mika, dans un immeuble collectif. Il en gravit l'escalier avec une agilité animale et poussa la porte noire au fond d'un couloir du premier étage.

L'intérieur avait un éclairage aveuglant, d'autant plus clair qu'une vitre fumée et ciselée avec des motifs grecs laissait filtrer le jour. Une femme l'attendait, assise à la table la plus proche de l'entrée. Elle savait, cela se voyait, qu'il détestait qu'on soit en retard à un rendez-vous.

– Merci d'être là, dit-il.

– Mais non, c'est à moi de vous remercier, répondit la femme.

Même si son intonation laissait à désirer, elle parlait un japonais impeccable. Zhang Lihua de son nom, elle était taïwanaise et c'était à elle qu'il avait confié la gérance de son établissement. Elle approchait de la quarantaine, s'enorgueillissait de son teint clair et de sa peau lisse et affectionnait les chemisiers